

**Le Canada conté à ma petite-fille,
Renée de Villario**

par

Amélie Constantin-Bompard

texte établi et présenté André Fauchon

Présentation

Originaire de la Haute-Marne (France), la famille Constantin est venue s'établir au Canada au début du XX^e siècle. Maurice Constantin, accompagné de Raoul de Villario, son futur beau-frère, est arrivé à Saint-Claude (Manitoba) à l'été 1903. Sa mère, Amélie Constantin-Bompard, et sa fille cadette, Marguerite («Daisy»), sont venues les rejoindre à l'été 1905. Peu de temps après, Marguerite a épousé Raoul de Villario en l'église de Saint-Claude.

Demeurée en France, Marie-Laure, l'aînée de la famille Constantin, s'est mariée avec le peintre René de Villario, frère de Raoul; de cette union est née une fille, Renée. C'est à cette enfant qu'Amélie Constantin-Bompard destinait le texte «Le Canada conté à ma petite-fille, Renée de Villario», qu'elle a rédigé à Saint-Claude vers 1912; toutefois, elle ne l'a jamais fait parvenir à sa petite-fille; cette dernière n'en a pris connaissance qu'en 1990 lorsque je suis allé lui rendre visite à Paris pour lui remettre le manuscrit. Elle l'a rapidement parcouru et m'en a par la suite fait don. Selon elle, ce manuscrit devait retourner au Canada.

Le manuscrit qui suit a connu une trajectoire incertaine.

Maurice Constantin et Raoul de Villario sont rentrés en France, en 1914, pour aller défendre leur patrie. Amélie Constantin-Bompard et Marguerite de Villario sont retournées en France après la Première Guerre mondiale, en 1919; les enfants de Maurice, Marcelle et René, les accompagnaient. Quant au petit Raoul, le troisième enfant que Maurice Constantin n'a pas connu, il est décédé à Winnipeg en 1919. Les Constantin ne sont jamais revenus au Canada.

Amélie Constantin-Bompard a laissé son manuscrit au Manitoba avec beaucoup d'autres documents, souvenirs et objets divers. Tout ce que l'on sait, c'est que ce manuscrit s'est retrouvé aux États-Unis. Après la quinzaine culturelle «Maurice Constantin-Weyer et le Canada» qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 28 novembre au

11 décembre 1998 (Fauchon, 1988), Agnès Cormier de Saint-Claude est venu me rencontrer et m'a remis le manuscrit, qu'elle avait reçu d'une tante qui vivait aux États-Unis, pour que je le donne à sa destinataire, Renée de Villario.

Amélie Constantin-Bompard a publié un ouvrage intitulé *Au pays des érables* (Constantin-Bompard, 1939), destiné à ses petits-enfants Marcelle et René Constantin; dans cet ouvrage romancé, elle leur raconte un peu le Canada, son histoire, la vie au Manitoba et le séjour des Constantin. Il faut rappeler que Marcelle et René avaient respectivement 8 ans et 6 ans lorsqu'ils ont quitté le Canada. Avec la collaboration de sa fille, Amélie Constantin-Bompard a publié aussi *Le sang français* (Constantin-Fortin et Constantin-Bompard, 1941).

Par certains passages, *Au pays des érables* s'inspire du texte qui va suivre.

Le manuscrit inachevé est publié tel quel avec quelques retouches grammaticales, certaines modifications stylistiques et une ponctuation modifiée. Les dessins de fleurs, qui sont en couleurs dans le manuscrit, ont été reproduits en noir et blanc.

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTIN-BOMPARD, Amélie (1939) *Au pays des érables*, Tours, Mame, 160 p.
- CONSTANTIN-FORTIN, Marguerite et CONSTANTIN-BOMPARD, Amélie (1941) *Le sang français*, Paris, Les Livres Nouveaux, 117 p.
- FAUCHON, André (1988) *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, CUSB, catalogue de l'exposition (28 novembre au 11 décembre 1988), 186 p.

jaunes au cœur noir, des fleurs rouges appelées
 sang de feu, et se cachant aux pieds des saules
 une espèce de petit muguet rose très-parfumé.

Mais tu chercherais vainement nos
 fleurs si jolies, l'élégant bleu, la blanche
 anarquette et le parfumant coquelicot, fleurs
 aimées représentant les couleurs de notre cher
 drapeau. Nous n'avons pas non plus le coucou
 printanier qui fait des balles si doucement
 parfumées.



Une page du manuscrit

Le Canada conté à ma petite-fille, Renée de Villario

Il faut, chère petite Renée, que tu apprennes à connaître le pays éloigné où vivent ta grand-mère, tes oncles et tes tantes.

1. Le Canada à vol d'oiseau

Tu as appris sur les bancs de l'école que la terre, qui a la forme du gros ballon avec lequel tu t'amuses au Parc Monceau, est couverte aux trois quarts par de grandes étendues d'eau auxquelles on a donné divers noms. Une de ces grandes masses d'eau qui s'appelle l'océan Atlantique nous sépare de toi.

Pour la traverser, il faut monter sur un immense vaisseau, grand comme une petite ville, et, pendant huit jours, quelquefois plus, suivant le point où l'on débarque et le temps plus ou moins favorable, on navigue sur l'océan n'apercevant que le ciel et l'eau.

C'est un spectacle grandiose que celui de cette immense nappe d'eau, tantôt, selon le temps, d'une couleur grise que les vagues frangent d'argent, d'autres fois passant par toutes les gammes des bleus ou des verts, si tranquille parfois qu'elle semble un immense miroir que rident à peine les vagues et que la proue du navire brise, lançant une véritable pluie de perles, tantôt si agitée que les vagues qui accourent, les unes derrière les autres, du fond de l'horizon, semblent autant de montagnes mouvantes et menaçantes.

C'est un imposant, un impressionnant spectacle, et, sur le grand bateau qui, véritable coquille de noix, semble perdu sur l'immensité, l'on se sent bien petit, bien chétif.

Nombreux sont les passagers que leur commune fortune a rassemblés sur le navire: des groupes se forment, les caractères se dessinent, des sympathies naissent, on se rapproche pour, comme l'on dit vulgairement, chercher à tuer le temps, des jeux s'organisent, on fait de la musique, on danse même. Cependant les âmes poétiques, par les belles soirées, s'accourent à la poupe du bâtiment pour suivre des yeux le sillage du navire, contempler l'écumeuse cascade

produite par son déplacement et qui s'irise sous la blonde clarté de la lune.

Je te fais grâce, petite Renée, du tableau navrant qu'offrent ceux qu'atteint ce mal, particulier et désagréable, qu'on nomme mal de mer.

Parfois, une bande de marsouins qui jouent dans les vagues et font briller au soleil leurs écailles argentées viennent rompre la monotonie de la traversée; d'autres fois, on suit de l'œil amusé les mouettes au vol rapide qui, tournoyant dans les airs, effleurent en passant les cordages du navire, elles se penchent sur les flots, les coquettes, semble-t-il, comme si elles voulaient s'y mirer et y plonger l'extrémité de leurs ailes.

Enfin, on signale l'approche de la terre, de tous côtés se croisent des barques légères, de petits bateaux et, avec les feux de diverses couleurs du port, des navires en rade et les lumières de la ville étendue le long du rivage. Le spectacle est enchanteur.

Une barque accoste, c'est le pilote qui vient guider notre bâtiment et nous conduire sûrement au port, puis le conseil sanitaire qui vient s'assurer de l'état de santé des passagers. Enfin, on aborde, et c'est un moment de cohue indescriptible, les matelots font descendre à chaque instant une véritable pluie de malles, de caisses, de valises, etc. Sous le vaste hall du transatlantique, chacun s'empresse pour reconnaître ses colis, subir la visite de la douane; puis, tous les voyageurs que leur commun sort avait un moment rapprochés, se dispersent de tous côtés, pour, sans doute, ne plus jamais se revoir.

Une gare superbe, vrai palais de marbre: le train qui va nous conduire est là, et nous quittons sans regret New York qui nous laisse l'impression d'une cité colossale, cité de cauchemar, qu'éclaire un ciel brumeux de février, jetant un voile sur ses maisons démesurées aux couleurs bigarrées, au style bizarre et sur ses rues encombrées d'une foule affairée.

Qui serait bien étonnée, si ce n'est ma petite Renée, de voir circuler dans le grand wagon le domestique nègre préposé au service des voyageurs, montrant en souriant ses dents blanches, dans sa face noire.

Trois jours et deux nuits de chemin de fer sans interruption, c'est bien long. On a le temps de se lasser de voir défiler de loin en loin des petits villages aux maisons, aux églises de bois peintes en diverses couleurs et qui rappellent les constructions en carton ou mieux les arches de Noé de Nuremberg; les grands lacs dormant au milieu des prairies alternent avec les grands bois. On traverse une partie de la province de Québec qu'arrose un fleuve magnifique, le Saint-Laurent, qui roule ses belles eaux dans un lit immense, encadré de verdure, bordé de charmantes villas. Ensuite, la voie ferrée s'engage dans la province d'Ontario, pays pittoresque avec des montagnes boisées, de vertes prairies, de beaux lacs, pays de bûcherons et de pêcheurs. Pendant une demi-journée, le train longe le lac Supérieur, lac grand comme une petite mer intérieure et qui, pendant l'été, est ouvert à la navigation. Enfin, nous entrons dans le Manitoba.

Mais avant de te décrire notre nouveau pays, laisse-moi te dire quelques mots sur le Canada en général.

Le Canada, qui est bordé d'un côté par l'océan Atlantique, de l'autre par l'océan Pacifique, se perd au nord dans les régions polaires, est grand à lui seul comme toute l'Europe, moins la Russie. Il fut découvert vers 1506 par un hardi navigateur nommé Jean Denis [*sic*], mais celui qui révéla réellement le Canada à l'Europe fut Jacques Cartier. Retiens ce nom, associe-le à ceux de Champlain et de Montcalm, et salue-les en passant, comme le nom de trois vaillants Français, de trois héros qui consacrèrent leurs efforts et leur vie à donner et à essayer de conserver à la France une riche colonie.

François I^{er} et surtout Henri IV apprécièrent cette nouvelle colonie et s'en occupèrent, mais sous leurs successeurs, plus tard les Anglais, jaloux de cette nouvelle possession de la France, et étant en guerre avec elle, en profitèrent pour s'emparer du Canada qu'on appelait alors Nouvelle-France. Le gouvernement français, c'est-à-dire Louis XIV et son ministre, ignorants des véritables richesses du Canada qu'on traitait dédaigneusement de «quelques arpents de neige sans valeur», négligèrent d'envoyer suffisamment de renforts à ses héroïques défenseurs, et c'est ainsi que la France perdit une de ses plus belles colonies.

Les noms des vieilles familles canadiennes, qui comptent encore de nos jours de nombreux descendants, rappellent leur origine française. La langue canadienne n'est autre que le français, avec des expressions, des tournures de phrases tombées en désuétude et une certaine différence de prononciation ou plutôt d'accent auxquelles sont venues s'ajouter un grand nombre de mots anglais.

Les luttes entre Français et Anglais, qui firent tomber tant de braves sur cette terre canadienne, continuent aujourd'hui, sous une apparence plus pacifique, lutte entre les vieux Canadiens revendiquant leur origine française, voulant conserver la suprématie de notre langue et repoussant de tous leurs efforts l'envahissement toujours plus grand de la langue anglaise qui, chaque année, avec les émigrants venus des États-Unis et ceux de la vieille Angleterre, fait de nouveaux progrès.

En parlant de la France, les Canadiens restés fidèles emploient cette expression touchante «le vieux pays, nos cousins de France».

Le Canada est appelé avec raison «grenier à blé», «panier à grain de l'Univers», et, en effet, chaque année des milliers de colons au prix de généreux efforts défrichent de nouvelles parcelles de terre et y font germer et croître ce blé si nécessaire à la vie humaine.

Si tu étais ici, chère Renée, tu verrais quel travail, quels efforts il faut pour faire pousser ce blé, couleur d'or, qui, porté sur de grands vaisseaux, vendu sur les marchés du continent européen, sera transformé en blanche farine et deviendra ces pains dorés ou ces gâteaux friands que tu apprécies tant.

Il y a eu, chère petite fille gâtée, des périodes où, par suite de mauvaises récoltes, le blé était devenu si rare en Europe, et se vendait si cher que bien des familles n'avaient plus de pain à manger, bien des enfants, bien des hommes sont morts, faute d'avoir de ce bon pain que parfois tu dédaignes et que tu abandonnes au premier chien venu, sans te douter, dans ton insouciance d'enfant, que beaucoup de pauvres envieraient ce croûton méprisé.

Aujourd'hui, grâce aux facilités de communication, bateaux, chemins de fer, etc. qui permettent de transporter

d'un bout du monde à l'autre les productions de chaque pays, grâce à nos vastes plaines canadiennes qui, tous les étés, se couvrent de riches moissons, la famine n'est plus à craindre, et ce pain quotidien que tu demandes, sans y penser, dans ta prière de chaque jour est assuré pour tous, sauf parfois pour des miséreux, des vagabonds, et encore, de jour en jour, la charité, plus grande, mieux éclairée, s'en va, secourant toutes les misères.

Mais tout ceci est un peu sérieux pour toi, et tu as hâte de voir ta grand-mère aborder des côtés plus intéressants.

Le Manitoba où nous vivons actuellement est un ancien lac desséché, c'est une plaine immense, sauf quelques légères ondulations, buttes de sable ou collines trop pompeusement décorées du nom de montagnes. De grands bois à demi ravagés par les terribles feux de prairie, des marais, des lacs, des prairies entrecoupées de bouquets de saules alternent sans cesse et forment un paysage extrêmement vert en été, mais dont rien ne rompt la monotonie.

Manitoba, traduit improprement par les uns «pays du Manitou», c'est-à-dire du Dieu, veut dire «pays où passe l'Esprit», l'esprit de Dieu étant un souffle et un grand vent régnant presque constamment sur cette plaine, est-ce une interpellation ironique? Ou bien, considérant le peu de charmes du pays, le traduisons-nous pas cette pensée que l'Esprit du Manitou passe sans s'arrêter, rien ne le captivant?

Avec quelle joie le voyageur fatigué descend dans la magnifique gare du CPR à Winnipeg. Ici les gares, palais de marbre et de pierre, avec le plus grand confort, salon spécial, avec dépendances pour les femmes, sont beaucoup plus belles et beaucoup mieux tenues que les gares françaises. Les wagons sont aussi beaucoup plus soignés et plus propres, ce qui peut surprendre *a priori* puisque, n'ayant en dehors des pullmans, wagons de luxe, qu'une classe, le public y est très mêlé.

Winnipeg, surnommée la reine des prairies, véritable capitale de l'Ouest, est une ville qui date d'hier. Là où les anciens du pays se souviennent avoir campé dans les prairies, dans les bois, s'élèvent des bâtisses de tous styles, de toutes couleurs, s'ouvrent de larges rues où circulent des tramways

électriciens, automobiles, véhicules de tous genres, le tout offrant, avec un aspect très différent, toutes les ressources des plus grands centres européens.

Dans les rues, devant les étalages, à peu près tous les peuples se pressent, on y coudoie, à côté du Français fraîchement débarqué, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Galiciens, des Syriens, des Suédois, etc., le sauvage aux cheveux flottants y voisine avec le cowboy (*rancher* de chevaux) au large chapeau et le Chinois, qui n'a pas encore sacrifié aux exigences modernes sa longue natte. Toutes les langues, tous les dialectes retentissent à la fois, c'est à se croire revenu au temps de la tour de Babel de confusionnante mémoire.

Le mot «Winnipeg» signifie «eau boueuse»; pour une ville, ce n'est pas un joli nom, mais Paris, autrefois nommé Lutèce, n'était guère mieux partagé.

2. Saint-Claude

De nouveau, il faut reprendre le train, mais cette fois le voyage ne dure guère que deux heures, et c'est bien assez, car le paysage qui se déroule devant nous est des plus ordinaires.

Saint-Claude, dont tu aurais peine à deviner le nom prononcé par le conducteur anglais du train, est un centre tout français.

Lorsque nous sommes arrivés, il y a sept ans, le village ne se composait que de deux petits magasins, un hôtel, un bureau de poste des plus primitifs, le presbytère, une petite église, un couvent-école et trois maisons; un vieux wagon, hors d'usage, servait de gare.

Encore tout ceci était-il merveille pour les premiers colons qui, à leur arrivée, n'avaient trouvé qu'un marécage et un fouillis d'arbres inextricable.

Armés de haches, ces premiers occupants avaient abattu des arbres pour se construire de très primitives maisons. Le soir, on appuyait, à l'intérieur, contre la porte des bouts de bois et des haches pour se garantir de la visite des ours qui, n'ayant pas encore appris à connaître la carabine, poussaient jusqu'aux dernières limites leur indiscrétion.

Parfois, la pluie tombait à travers la toiture minable sur les dormeurs étendus pêle-mêle sur les couvertures recouvrant le sol, et tenant lieu de lit. On faisait la cuisine en plein air sur un vieux fourneau; le gibier abondait, mais tout le reste manquait. On se disputait le sac de farine apporté à dos d'homme de dix milles [16 km] au delà, un prêtre venait de temps à autre célébrer la messe dans une de ces huttes et réconforter les cœurs presque défaillants de ces hardis pionniers.

À l'heure où passait, sans s'arrêter, le train, on attachait le paquet contenant les lettres à un bâton roulé comme une espèce de cerceau, et l'employé des postes le cueillait en passant, tout comme, avec la lance, tu enfiles en tournant sur les chevaux de bois les anneaux suspendus, puis il lançait sur la voie le paquet des correspondances arrivées.

Il faut entendre les premiers habitants de Saint-Claude, ceux qui sont arrivés il y a dix-neuf ans, raconter toutes les privations, toutes les fatigues qu'ils ont eues à endurer. Hommes, femmes, chacun prenait sa part de rudes labeurs, et là encore se reconnaissait le caractère français: courageux à la fatigue, insouciant du danger, prenant les choses du bon côté et ne perdant point sa gaieté.

Peu à peu, le pays se transforma: des routes furent tracées, la forêt éclaircie, les marais asséchés, une petite église s'éleva, ça et là apparurent quelques fermes, et les ours, en grognant, se retirèrent plus loin, tandis qu'au contraire, attiré par le cocorico des volailles, les loups se rapprochaient.

Puis un jour, sur un des wagons du train arriva une jolie petite gare toute construite, en planches peintes en rouge, et le vieux wagon mis au rebut fut transformé en écurie.

Aujourd'hui, Saint-Claude compte, avec les fermes environnantes, plus de deux cents foyers. Pour la troisième fois, l'église étant devenue insuffisante, on est obligé d'en construire une plus grande; au centre du village s'élève une belle école, des magasins offrent toutes les ressources nécessaires à la vie, des trottoirs en bois bordent les rues, le téléphone est partout, et l'on peut prédire à la petite station française un bel avenir.

3. La population du Canada

La population du Canada se compose des Canadiens proprement dit qui descendent les uns des premiers Blancs venus dans le pays, explorateurs, chasseurs, trappeurs, aventuriers que tenta ce pays riche d'inconnu, où foisonnaient de précieux gibiers, les autres, des hommes et des femmes qui furent envoyés au Canada spécialement pour le peupler, des Métis issus du croisement de la race blanche avec la race indienne, des Indiens de jour en jour moins nombreux et des émigrants de tous pays.

Bien que les Canadiens, en général, revendiquent assez volontiers leur origine française, beaucoup cependant se laissent entraîner à nous juger sur de fâcheuses exceptions et nous montrent une certaine défiance qui va presque jusqu'à l'hostilité.

Les Métis gardent profondément empreints sur leurs traits les principaux caractères de la race indienne. Ils en ont généralement la peau cuivrée, les pommettes saillantes, les yeux plus ou moins bridés, les cheveux très noirs, et la bouche trop accentuée. Ils en ont le *flair* qui leur fait apercevoir ou plutôt deviner du gibier, des fruits ou quoi que ce soit, là où l'œil du Blanc ne discerne rien, leur habileté à s'orienter, à se reconnaître dans les endroits les plus déserts, au fond des forêts les plus sauvages. Intelligents, habiles à tout, mais fort paresseux et capricieux, travaillant par à-coups, insouciant, vivant au jour le jour, avides de plaisir, n'ayant aucune notion du devoir, peu de souci de la propriété d'autrui. Superstitieux à l'excès, les Métis sont de grands enfants qu'un rien distrait, se complaisant aux récits fantastiques et suivant en tout l'impulsion de leur nature.

De leurs défauts, nombreux à la vérité, il ne faut point leur faire un crime. Ils se sont trouvés eux, sauvages de la veille, jetés tout à coup en pleine civilisation, et il faudra encore de longues années, de longs contacts, avant qu'ils soient acclimatés à cette nouvelle vie que leur offrent les Européens et qui, à la plupart, semble inférieure à l'existence, misérable si tu le veux, mais libre qu'ils avaient avant. «Boy, disait l'un d'eux à ton oncle Maurice¹, je n'aime pas les Blancs. Avant leur venue, j'étais plus heureux, tout le pays était à

nous. Avec mon fusil, je nourrissais ma famille, je m'habillais, je n'avais besoin ni d'argent, ni de travailler».

Puisque j'ai parlé un peu longuement de leurs défauts, pourquoi ne dirais-je pas un mot de leurs qualités? Ils sont fort hospitaliers, serviables à tous et s'aidant beaucoup entre eux. Lorsque l'un des membres plus ou moins éloignés de la famille meurt, laissant femme et enfants dans la misère, c'est à qui se partagera cette pauvre succession, recueillant ou assistant la femme, se partageant les enfants. Peut-être y a-t-il un mobile intéressé, car de l'enfant ils tireront jusqu'à sa majorité des services proportionnés à son âge, mais cependant adoption réelle, sincère, ne faisant aucune différence entre les nouveaux venus au foyer et leurs propres enfants.

La race indienne disparaît chaque jour. Ces enfants du désert, habitués aux grands espaces, vivant exclusivement de chasse, n'ayant aucune habitude régulière, se sont vu vaincus, dépouillés du pays qui était leur, asservis. On les a parqués dans des réserves, espace limité à ceux qui ne connaissent d'autres limites que leur fantaisie. Sous prétexte de civilisation, on les a pliés sous un joug, rompus à des habitudes trop différentes des leurs; ils en meurent, tout comme l'aigle captif mourut étouffé par la petitesse du rocher où on le tenait enchaîné!

Quelque cent mille Indiens qui ne se sont point soumis errent à l'aventure, vivant de rapines, et chaque jour la civilisation avançant, ouvrant de nouvelles routes, abattant de nouvelles forêts, faisant fuir au loin le gibier effarouché, rétrécit leur cercle d'action et refoule au Nord leur nombre diminué.

La race anglaise est largement représentée dans le flot des immigrants, soit par des Anglais des «vieux pays», soit par ceux des États-Unis.

Entre l'Anglais et le Français, grande différence: l'Anglais, plus entreprenant, plus hardi en affaire, plus *businessman*, se lance davantage et de prime abord semble réussir plus brillamment; le Français se hasarde moins, mais il a pour lui le travail, la prudence et l'économie, et, peu à peu, à force d'épargne, de labeurs, aidé de sa sobriété, dans un pays où règne en maître l'intempérance, arrive à la réussite.

Entre les deux races, l'une en face de l'autre, se perpétue la lutte séculaire: réunis par le hasard de la vie, Anglais et Français se côtoient, se mêlent, mais ne se fondent pas ensemble. Au moindre choc surgit un éclair de l'ancienne haine. Des noms de villages, de rivières, baptisés par les Anglais rappellent de ces souvenirs qui sonnent mal à l'oreille française.

L'Allemagne, la Belgique, la Suisse, la Suède comptent de nombreux représentants.

Le nombre de Français émigrés au Canada est beaucoup plus élevé qu'on ne croit. Fidèles au génie de leur race, les Français tendent à se grouper, à reconstituer des villages entièrement français, où se retrouvent, tout comme dans la lointaine patrie, les mêmes rivalités de clocher.

Bien plus, les anciennes provinces reparaissent: il y a ici tel coin où l'on a une véritable vision de la Bretagne: chapeau rond où flotte le long ruban, coiffes légères, amples robes bordées de velours, gilets brodés. Plus loin, l'Auvergne a ses représentants: fouchtra! Là-bas, c'est la Picardie rusée, les Champenois retrouvent entre eux leur légère ironie; seul le Midi, le beau Midi, compte peu de représentants, et combien on le comprend, en mesurant l'abîme qu'il y a entre ces falaises glacées pendant dix mois de l'année où refusent de s'acclimater les arbres fruitiers, et les champs de Provence, baignés de soleil, parfumés de thym et de lavande, avec leurs arbres ploquant sous le poids de fruits exquis.

4. Les saisons du Canada

Au Manitoba, comme dans la plupart des pays froids, l'hiver se prolonge tard, et fait brusquement place au printemps qui arrive comme dans une féerie. La veille, on s'est couché, lassé de ce long hiver, jetant un regard découragé sur les prés chauves que la neige vient à peine de quitter et qu'anime seul le vol des corbeaux, précurseurs des beaux jours, et sur les bois qui tendent lamentablement dans le ciel les grands bras dénudés de leurs arbres, le lendemain, quelle surprise! Comme le Prince Charmant qui, d'un baiser, éveille un monde endormi, le printemps a fait son apparition; et soudain, la nature secoue son long sommeil, un joyeux rayon de soleil frappe les vitres, une brise douce et parfumée souffle,

une herbe d'un vert tendre couvre les prés, au milieu desquels dorment des miniatures de lacs d'azur qu'effleurent en passant de légers oiseaux, les arbres secouent gaiement leurs branches, revêtues d'une fragile verdure, et la joie entre au cœur du fermier.

D'heure en heure, la végétation grandit sur les chemins, au fond des fossés. Dans les bois, dans les prairies, jusque dans les rues du village, naissent et fleurissent les fraisiers qui, dans quelques semaines, offriront à tout venant leurs fruits parfumés; partout se montre la violette, elle perd même tous droits à sa réputation de modestie, tant elle étale orgueilleusement sa tête d'un violet pâle, mais hélas dépourvue de parfum.

Dans le ciel passent de longues bandes de canards sauvages, d'oies, de grues, d'outardes se dirigeant vers le Nord. Les poules de prairie couvent cachées dans l'herbe, de tous côtés volent de charmants oiseaux au plumage varié: c'est le printemps, c'est la renaissance, que ne pouvons-nous, oh! nature, revivre comme toi!

Mais, avec rapidité, passe ce merveilleux temps. La chaleur arrive, implacable, brûlant cette nature naissante, et sous son souffle ardent se couchent les blés, qu'arrose de temps à autre une pluie d'orage.

Quelles orages! terribles, grandioses: l'horizon immense semble s'embraser, les éclairs de tous côtés déchirent la nue, le tonnerre gronde avec fracas et la foudre décapite les cimes élevées des grands arbres.

C'est le temps des moustiques, légion désagréable connue sous le nom de maringouins, et particulièrement friands du sang des Européens fraîchement débarqués. Ils voltigent le soir par milliers; les chevaux, les vaches affolés se rapprochent des habitations et l'on est obligé de leur faire de la *boucane*, c'est-à-dire d'allumer de grands feux d'herbes mouillées, de fumier frais qui répandent à l'entour une épaisse fumée qui éloigne les maringouins et dans laquelle se placent les animaux, et même les gens, préférant se faire enfumer comme un vulgaire jambon de Westphalie plutôt que de se laisser dévorer par ces vilains insectes.

La nuit arrive, et avec elle commence un fantastique ballet que tu suis des yeux bien abritée dans ta maison, derrière une moustiquaire: des mouches lumineuses sortent par milliers du sein des herbes, du fond des bois, elles dansent ici, elle dansent là-bas, elles s'élèvent en l'air comme une fusée d'étoiles, puis s'abattent brusquement sur le sol en pluie d'étincelles, la nuit en est éclairée, fées légères, fées mystérieuses, elles dansent sans se lasser tandis qu'Ariel guide un invisible orchestre dont nous arrive le murmure.

Mais voici que déjà s'avance sa Majesté l'Automne, coloriste merveilleux qui, de sa palette magique, revêt le paysage de splendides couleurs: les prés jaunis prennent une teinte de blé mûr, l'azur des lacs pâlit et devient d'une douce teinte grise, les bois offrent toutes les gammes des ors, des pourpres, des cuivres, quelle richesse, quelle profusion de teintes chaudes.

L'automne, en tous pays je crois, est la plus agréable des saisons: elle n'a pas la douce vivacité du printemps, la chaude ardeur de l'été, mais elle dégage un charme mélancolique qui nous saisit au cœur. Le soir, du sein des prairies, montent de blanches vapeurs; de nouveau, les oies sauvages, les grues, les canards repassent déroulant dans le ciel leur long chapelet mais, cette fois, s'orientant vers le Sud. En tête marche le conducteur de la bande, donnant la direction, signalant le voisinage des cours d'eau près desquels ils se reposeront. Lorsque le conducteur est fatigué, il va prendre place à l'arrière de la bande, et un autre le remplace.

L'automne est la meilleure des saisons au Canada: les premières gelées ont détruit les moustiques, c'est la saison des longues promenades, sous nos pieds craquent les feuilles mortes, nous nous attardons dans les grands bois au feuillage rouillé, les peminas nous offrent leurs fruits de corail que la gelée a améliorés; nous allons voir les rats musqués construisant leur habitation d'hiver tandis que, sur les monticules émergeant à peine de l'eau, un certain nombre de rats est resté. D'autres s'en vont, nageant, plongeant à la recherche des matériaux; ils reviennent tenant entre leurs dents les débris qui vont servir à leur construction. Quelquefois, ils sont si chargés que leurs compagnons sont obligés de les remorquer. Ils entassent les matériaux et, avec

leurs pattes, les placent, les ajustent, et, peu à peu, s'élève la hutte dans laquelle, enfermés avec leurs provisions, ils vont passer l'hiver et autour de laquelle le chasseur viendra placer des pièges pour prendre ces animaux à la précieuse fourrure qui, chaque jour, se font plus rares.

Mais voici que déjà commence l'hiver. Dame Holle, du joli conte flamand, a secoué sur nous sa couette de plumes et répandu sur la terre une épaisse couche de neige.

La vie a disparu dans la campagne: plus de troupeaux agitant joyeusement leurs clochettes, plus d'oiseaux voltigeant çà et là. Dans la cour de la ferme, abandonnés, gisent les charrues, les instruments agricoles, et dans le poulailler bien clos sont enfermées, captives pour tout l'hiver, les poules.

Et la neige tombe, et tombe encore; elle recouvre la plaine d'une nappe épaisse qui, aux rayons du soleil, miroite comme un lac d'argent. Les tempêtes ou blizzards arrivent, la soulevant, l'emportant en tourbillons, l'accumulant contre les clôtures, contre les bâtiments, formant de véritables montagnes. Malheur à l'imprudent qui se laisse surprendre par la tempête, car il s'expose à périr aveuglé par la neige, suffoqué par le froid, par le vent; il ne peut plus s'orienter. Le gîte sauveur est là, à quelques pas, mais il ne le voit point; et, glacé, épuisé, à moitié asphyxié, il s'affaisse, et, tombant toujours, la neige l'ensevelit. Mais tout n'est point triste en hiver. Nombreux sont les jours où, malgré un froid vif, brille le beau soleil, sur la neige durcie frappe joyeusement le sabot des chevaux, le *cutter* ou traîneau glisse rapide à la surface, le tintement argentin des clochettes de l'attelage annonce son arrivée; on se précipite, on ouvre toute grande la porte de la ferme. Ce sont des amis, des voisins (ici on voisine à vingt milles [32 km] à la ronde) qui arrivent passer la soirée. Vitement pendant que les uns détellent et mettent les chevaux à l'abri, le maître de la maison jette quelques nouvelles bûches dans le chauffeur: approchez-vous, mesdames, messieurs, chauffez-vous. Déjà le canard (bouillotte) hospitalier fait entendre son murmure; l'eau bout et le thé ou le café chaud vont restaurer les nouveaux venus.

Puis, le gramophone est mis en mouvement, la chansonnette comique, qu'elle soit anglaise ou française, fait

rire l'assistance, ou bien l'un des membres de la famille décroche le violon suspendu à la muraille et joue un air de danse qu'accompagne un des assistants avec une musique à bouche. On range les quelques meubles le long de la muraille, et la danse commence et se poursuit jusqu'au jour.

Au commencement de l'hiver, le fermier canadien tue un bœuf, le dépouille, le découpe en quartiers et place les morceaux sur le toit de sa maison où ils gèlent; et, tout l'hiver, au fur et à mesure des besoins, on détache un quartier, on coupe un morceau que l'on fait dégeler avant de le faire cuire. Dans la laiterie sont rangées les volailles tuées et plumées qui forment aussi la provision d'hiver, car on ne garde point de bouches inutiles; seules sont conservées les poules pondeuses, les jeunes poulettes et quelques coqs.

En hiver, dans certains endroits, la terre est si gelée, la neige si abondante, qu'on ne peut creuser de fosses, et les morts sont conservés, soit sur le toit de la maison, soit dans un coin quelconque à l'abri des animaux en attendant que la saison plus clémente permette de les enterrer convenablement.

Rien d'aussi beau que le ciel de nuit des pays froids. Les étoiles y scintillent d'un éclat particulier, parfois des bandes nuageuses appelées clairons se forment annonçant une recrudescence de froid, d'autres fois, c'est une belle aurore boréale.

Dans la journée se produit souvent un phénomène que je ne saurais t'expliquer: la terre semble éclairée par trois soleils. À gauche, à droite du véritable se montrent deux autres astres à la vérité beaucoup moins brillants; c'est un signe de très grand froid.

5. La vie au Canada

La maison de ton oncle Maurice est adossée au bois; devant, une immense prairie déroule devant les yeux un océan de verdure parsemé de bouquets de saules.

Tu ne sauras jamais, petite Parisienne, combien il est agréable d'habiter la campagne, la vraie campagne.

Le matin, un gai rayon de soleil vient frapper les vitres et nous invite à nous lever.

Déjà du côté de l'étable, on entend une rumeur d'animaux impatients et, du poulailler, s'échappent les piaulements des volailles réclamant la liberté.

À l'étable, notre première visite: cependant en passant, nous ouvrons la porte du poulailler; et voilà vieilles poules, coqs arrogants, petits poulets courant de tous côtés, secouant leurs plumes, s'agitant, caquetant comme une bande de collégiens à la sortie des classes.

Une volée de graines lancée dans la cour les rallie: des batailles s'engagent, c'est à qui se fera place au détriment des autres, des poursuites s'organisent, les plus forts dépouillent les plus faibles: c'est l'image du monde.

À l'étable, les vaches tournent vers nous leurs grosses têtes pacifiques, les petits veaux tirent sur leurs attaches pour atteindre le seau plein de bon lait fumant.

On porte le lait à la laiterie. On met de côté celui qu'on emploiera pour la maison, on passe le reste au centrifuge, qui sépare la crème qu'on place dans un récipient spécial, qu'on enverra lorsqu'il sera plein à Winnipeg, où l'on en tirera un prix rémunérateur. Le lait écrémé restant sera distribué aux petits veaux, aux jeunes volailles et aux porcs.

La journée s'écoule remplie d'occupations variées: c'est la lessive, c'est la confection du beurre, le pétrissage du pain, les soins à donner aux fromages, etc.

Point de voisins, c'est la vraie solitude. Nous pouvons, pendant des journées entières, nous promener sans rencontrer âme qui vive; le silence qui nous entoure n'est troublé que par le bruit de nos animaux ou par le chant des oiseaux.

Il y en a une grande variété et de fort jolis. Ils sont familiers, et notre présence ne trouble pas leurs ébats. Le matin, aux premiers rayons du soleil, ils s'éveillent et lancent dans les airs leurs chants mélodieux, ils volettent de tous les côtés; dans l'herbe basse, des grives au plumage roux se promènent. Tapi derrière un tronc d'arbre, notre chat, le gros Doulé, se dissimule; il suit de ses yeux pleins de convoitise la

proie qu'il a choisie et soudain, d'un bond rapide, s'élançe: oh! déception! L'oiseau s'envole, et Minet reste un moment stupide; puis, non découragé, il se cache de nouveau, et finalement sa persévérance est récompensée et, sa victoire dans la gueule, il s'enfuit vers la maison. Il va s'amuser encore quelques instants, laissant sa proie s'échapper, puis la rattrapant, la lâchant à nouveau, prolongeant à plaisir son supplice jusqu'au moment où il se décide à lui donner le coup de grâce.

Lorsque le soir descend à l'horizon et empourpre le ciel, qu'il fait bon, petite Parisienne, s'asseoir sur le seuil de la porte et prendre le frais. Les yeux se perdent dans la prairie qu'agite doucement le vent. Parfois, un vol de canards, passant au-dessus de nos têtes, vient nous distraire; d'autres fois, c'est là-bas tout au bout de la prairie, une ombre qui fuit rapide, quelque biche ou quelque orignal qui s'en va aux marais salés, ou un loup en quête d'aventures. Vers nous montent les parfums des plants de réséda qui bordent le jardin, on entend au loin un joyeux bruit de clochettes, qui va se rapprochant, un nuage de poussière apparaît, puis l'œil distingue le troupeau qui s'approche, les vaches courent, se pressant, se bousculant, les veaux sautent comme celui de Perrette. Le cowboy à cheval, en été les chiens, ceux-ci courent, adroits poursuivent les retardataires, forçant à l'obéissance les plus récalcitrantes. C'est un joyeux vacarme. Peu à peu, les animaux sont parqués dans leur *corral*, on leur allume une bonne boucane pour éloigner les moustiques, et le silence se rétablit.

Parfois, c'est la bande de chevaux qui arrivent lancés à fond de train, les poulains hennissent joyeusement près de leurs mères: ils sont beaux à voir les chevaux libres, galopant en secouant leurs longues crinières.

La nuit est tout à fait venue, et nous sommes rentrés. Gunner, le chien fidèle, est couché à nos pieds. Il dresse la tête et se lève en aboyant. Nous ouvrons la porte. Là-bas derrière les étables, on entend hurler les loups. Gunner s'élançe dans cette direction.

Il est tard, la lumière est éteinte, la nuit est plus sombre, le silence se fait plus profond, troublé parfois par la voix d'un cerf qui brame ou par le hurlement des loups chassant.

6. Les travaux de la ferme

À la ferme, les travaux se succèdent rapidement et sans interruption pendant la belle saison. Le temps qui, inexorable, s'enfuit est là qui presse le fermier: la belle saison est si courte qu'il faut se hâter d'en profiter. Au premier beau jour, à peine la neige a-t-elle disparu que le soc de la charrue déchire la terre; le nouveau colon, encore novice, trace des sillons qui s'en vont zigzaguant; puis, peu à peu, il prend goût à la tâche et devient plus habile, guidant les chevaux. Il marche en chantant, sa carabine à portée de la main, prêt à tirer sur le gibier qui souvent vient s'offrir à lui.

La terre a été labourée, disquée, hersée; elle est prête à recevoir le précieux grain. Le geste auguste du semeur, qu'un de nos grands peintres a si bien rendu, a disparu. Monté sur la semeuse, le maître semble se promener dans le vaste champs, tandis que, derrière lui, tombent en pluie les grains dorés. Lentement le blé germe, il sort d'abord fil imperceptible; puis, sous l'action de pluies bienfaisantes, du soleil fécondant, il grandit. L'immense plaine est bientôt un tapis d'un beau vert qui se change en grandissant en un mouvant océan. Pendant que le grain mûrit, le fermier fait ses foins, à chaque tour de la faucheuse disparaît une partie de la prairie; se promener sur le léger râteau est presque un plaisir que tu pourrais t'offrir, petite fille; le foin est sec, on en forme de grandes meules qui répandent à l'entour une fine odeur de menthe et d'herbes parfumées.

L'épi a jauni, il est bien doré et courbe sa tête chargée; l'heure de la moisson est venue. Les grands *binders* font tourner leurs ailes, ils fauchent le blé, l'avoine ou l'orge et, à chaque tour de roues, renvoient les gerbes toutes bottelées, toutes ficelées. Le *stookeur* les ramasse, les dispose en groupes afin qu'elles puissent achever de sécher et de mûrir; plus tard, on les met en meules.

Les battages sont arrivés: la ferme a pris un air de fête. Dans la maison, les femmes affairées ont dressé une longue table; dans les armoires s'entassent les piles de tartes, les assiettes de gâteaux, les compotiers de pruneaux ou de confitures et dans le feu cuisent d'énormes rôtis.

La lourde machine entre dans la cour de la ferme, soufflant, sifflant, traînant derrière elle tout un attirail, voici la *caboose*, sorte de roulotte où couchent les batteurs, la *tank* pour puiser et charrier l'eau, les *teams* qui transportent, les uns le bois ou la paille ou le charbon nécessaire au chauffage de l'engin, les autres les gerbes de blé qui, jetées dans le gouffre de l'énorme machine, sortiront d'un côté en menue paille, de l'autre en grains d'or. Et véritables grains d'or car, transportés à l'élévateur ou expédiés dans les wagons, ils se transformeront pour le fermier en belles et bonnes piastres lui permettant de faire face à ses affaires.

Les battages sont terminés, les jours deviennent courts, l'hiver est à la porte. Le fermier se hâte de profiter des dernières belles journées pour labourer le plus possible, rentrer autour de la ferme la provision de bois d'hiver; il travaille, travaille sans relâche: n'est-il point dans le pays où plus qu'ailleurs *time is money*?

C'est fini. Les grosses gelées sont arrivées, voici la mauvaise saison amenant avec elle le repos forcé.

7. L'enfant canadien

L'enfant canadien a une mentalité toute distante de celle de l'enfant français. Ici, le contact des Anglais, des Américains, la dureté de la vie peut-être, l'ont formé d'une façon différente, et je puis dire plus pratique.

Les petites Canadiennes, chère petite Renée, ne sont point comme toi des petites filles gâtées, choyées, qu'on comble de jouets. Ici, à peine savent-elles ce que c'est qu'une poupée, un ménage, un livre d'images. Nombreuses sont les familles, nombreux aussi sont les travaux du ménage dans un pays où les domestiques sont un luxe presque inconnu; de bonne heure, l'enfant canadien est dressé au travail.

Lorsque la petite Canadienne revient de classe, elle trouve à la maison mille choses à faire. Ce sont les frères et sœurs plus jeunes à garder, c'est la table à mettre, des légumes à éplucher, la vaisselle à essuyer, un plancher à balayer, tandis que ses frères remplissent de bois le grand coffre de la cuisine, ou courent dans les champs à la recherche des vaches laitières; d'autres vont au poulailler ramasser les œufs du jour, ou au village faire quelque commission pour la maison.

C'est ainsi que, peu à peu, les enfants s'habituent au travail et apprennent le côté pratique de la vie. Ils savent déjà en théorie comment se gouverne une maison, se cultive une terre; ils connaissent le prix des choses, les propriétés des différentes plantes, etc.

Aussi, l'enfant canadien n'a pas comme toi une petite âme idéaliste. Ses rêves d'enfants ne sont point peuplés comme les tiens de personnages charmants: Petit Poucet et le Chaperon Rouge, Gracieuse et Percinet, le Prince Lutin et le Chat Botté leur sont inconnus. Il ne vit point comme toi dans un monde fantastique, chimérique, mais si charmant qu'il laisse dans l'âme de l'enfant où il passe comme un sillon d'azur. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je n'ose me prononcer. L'enfant canadien sera peut-être mieux armé pour le *struggle for life* plus à la mode que jamais; et cependant, il est si bon, si reposant parfois, de s'envoler dans le pays des rêves, d'avoir en soi un petit coin bleu.

À part les enfants du village, les autres enfants sont généralement assez éloignés des différentes écoles. Il y a au village une belle école centrale, puis il y a, disséminées sur le territoire, l'école de l'Ouest, l'école du Sud, du Nord et de l'Est, qui permettent aux fermiers habitant ces différents côtés d'envoyer leurs enfants en classe. En hiver, par le mauvais temps, c'est bien méritoire, parfois presque héroïque d'aller à l'école; aussi, bien souvent, les marmots sont forcés de rester au logis. En été, c'est au contraire chose agréable: garçons et filles fréquentent la même école, ils quittent joyeusement, en chantant, la maison paternelle, emportant dans leurs sacs, outre leur livres d'étude, leur repas de midi. Les chiens de la ferme leur font un bout d'escorte. En chemin, ils rencontrent d'autres camarades, les conversations commencent, les jeux se poursuivent tout le long de la route.

La classe commence à neuf heures et se termine à trois heures trente, ce qui permet aux enfants éloignés de rentrer avant la nuit.

Le retour est encore plus gai que l'aller. Au printemps, on ramasse sur le bord du chemin une salade de pissenlit qui, assaisonnée avec de la crème, sera un vrai régal; plus tard, on cueille des fraises, des framboises parfumées. Tout ce petit



Une page du manuscrit

monde court, sautillante, va et vient, frais, rose, débordant de santé et faisant honneur au bon air canadien.

Ce n'est point comme en France, le traditionnel jeudi qui est le jour de congé: c'est le samedi, ce qui, à cause du dimanche qui le suit, est plus avantageux pour le maître et pour les élèves qui peuvent user de ces deux jours pour un petit déplacement.

Tandis que l'enfant français ne songe encore qu'à s'amuser, l'enfant canadien, déjà pratique, commence la chasse aux dollars. Sur un journal, il voit une annonce promettant une prime à celui qui placera un certain nombre de marchandises: cartes postales, plumes, épinglettes, etc. L'enfant écrit, se démène, offre à tout venant sa marchandise et gagne la prime. Pendant les vacances, il ira ramasser des fruits sauvages et les vendra.

Par exemple, nul enfant, et je dirais mieux, nul peuple n'est plus amateur de bonbons que le Canadien. Dès qu'il a cinq cents, il court au magasin et achète des *candies*, mais quelle différence avec le bonbon français: fondants exquis, fines pralines où êtes-vous?

Un grand plaisir de l'enfant canadien est de dresser ses chiens à la voiture ou au traîneau. En hiver, les rues sont sillonnées de ces petits attelages; des courses s'organisent, les chutes sont fréquentes, mais la neige amortit le choc, et tout se termine par des éclats de rire.

8. Les fleurs canadiennes

Je ne te parlerai point des fleurs de jardin: la brièveté de la belle saison, la rigueur de l'hiver empêchent de les cultiver sérieusement et, à part quelques espèces communes, nos jardins sont assez pauvres.

Les fleurs des champs sont nombreuses et charmantes. Au printemps, la violette s'épanouit partout, puis viennent les églantiers très nombreux; les bords de la route en sont couverts, le bois tout parfumé. Viennent ensuite des anémones blanches, des lys d'un rouge éclatant qui fleurissent dans les prés, dans les bois; dans les terrains humides et un peu ombragés, de magnifiques orchidées, appelées sabots de la Vierge par les catholiques ou sabots de la Bonne Dame par les

protestants, les unes d'un jaune d'or pointillé de brun et exhalant un parfum d'abricot, les autres plus grandes, blanches et roses; des asters blancs, mauves, violets, des verges d'or, de grosses marguerites jaunes au cœur noir, des fleurs rouges appelées langues à feu, et se cachant au pied des saules, une espèce de petit muguet rose très parfumé.

Mais tu chercherais vainement nos fleurs si jolies, l'élégant bluet, la blanche marguerite et le pimpant coquelicot, fleurs aimées représentant les couleurs de notre cher drapeau. Nous n'avons pas non plus le coucou printanier qui fait des balles si doucement parfumées.

9. Les arbres fruitiers

Les fruits sont rares ici. Ils nous arrivent de la Californie et coûtent assez cher; aussi s'est-on ingénié à utiliser les fruits sauvages.

Admire ici la bonté de la Providence qui a semé partout le meilleur, le plus exquis des fruits, la fraise: elle pousse sur la voie ferrée près du rail, elle se cache dans l'herbe des prairies, elle tapisse le bois; l'enfant la cueille en jouant. Puis, les framboises si parfumées recherchées par les ours.

Au printemps, les bois sont tout fleuris de cerisiers, de pruniers sauvages, d'un petit fruit appelé poirette et très bon à manger mélangé avec de la crème fraîche, de groseilles appelées ici gadelles et d'une espèce de mûres rouges nommées catherinettes.

Mais le triomphe du bois canadien, son véritable ornement, c'est le pembina. Au printemps, il se couvre de fleurs en ombelle assez semblables à la fleur de sureau. Les blancs pétales tombent et donnent naissance à un fruit vert de la grosseur d'un pois: ce fruit blanchit, puis devient rose, et enfin, arrivant à maturité, forme des grappes de corail qui enchantent la vue. Les bois en sont pleins, c'est un arbre très décoratif.

Chaque pays a son arbre de prédilection: en France, c'est le chêne, arbre sacré, roi de nos forêts, sur lequel les Druides cueillaient le gui précieux; en Allemagne, le vert sapin de Noël; ici, c'est l'érable: le Canadien porte en broche,

en épinglette la feuille d'érable. Brodée sur un drapeau avec le castor industriel, elle devient un insigne national.

Il paraît que sa feuille très découpée, étant sans cesse agitée par le vent, rafraîchit la température et écarte les moustiques et serait une des causes de la ferveur dont il jouit.

Une autre est sans doute qu'une certaine espèce d'érable laisse échapper, lorsqu'on lui fait une incision, une liqueur sucrée avec laquelle on fait un sucre assez estimé, du bon sirop et des bonbons.

10. La chasse et la pêche

Il y a ici beaucoup de gibiers. Dans les grands bois, entrecoupés de prairies où dorment des marais, se tiennent les orignaux, gibier royal, difficile à approcher, car son oreille extrêmement fine lui transmet le plus léger bruit et, rapide, il s'enfuit.

La chair de l'orignal a, avec beaucoup plus de finesse, une grande analogie avec celle du bœuf domestique et peut être accommodée de la même manière. C'est une grande ressource: un orignal, tué au commencement de l'hiver, alimente, pendant une partie de celui-ci, toute une famille. Il y a aussi différentes espèces de chevreuils, de cerfs, biches, antilopes, etc. qu'on entrevoit souvent s'enfuyant, rapides à travers le bois.

Les ours, nombreux au début, sont devenus rares. On en trouve cependant car, maintes fois en allant à la pêche, tes oncles² ont relevé les traces encore fraîches de plusieurs ours.

Dans les Montagnes Rocheuses, il y a un ours gris, terrible, qui attaque l'homme. Celui du Manitoba, plus petit, brun, n'est dangereux que lorsque, l'ayant attaqué, on a la malchance de le blesser sans pouvoir le tuer.

Il y a beaucoup de loups. Le loup de l'Ontario est de grande taille et très féroce. Celui du Manitoba n'est guère plus grand qu'un renard et ne s'attaque guère qu'au menu gibier, à la volaille et aux chats. Ils sont très fins et difficiles à surprendre.

Il y a aussi des lynx, mais nombreux autrefois, ils deviennent rares.

Les lapins pullulent, les lièvres sont par place très nombreux.

Beaucoup de gibiers à plume: poules de prairie ayant une grande analogie avec la gélinotte de France et qui, par centaines, s'abattent dans les champs au moment des moissons; perdrix si peu farouches qu'elles se perchent dans le voisinage des habitations et que, si on a la précaution de tuer celles qui sont sur les branches inférieures, on parvient à les tuer toutes les unes après les autres.

Au printemps et pendant la belle saison, les lacs sont couverts de gibiers d'eau de toutes sortes.

[C'est ici que se termine ce manuscrit inachevé]

Amélie Constantin-Bompard
Saint-Claude (Manitoba)

NOTES

1. Maurice Constantin(-Weyer).
2. Maurice Constantin(-Weyer) et Raoul de Villario.